

Une question de résilience

JACQUES HOULE, *Disparaître ? Afflux migratoire et avenir du Québec*, Montréal, Liber, 2019, 141 pages

Daniel Gomez

Volume 13, numéro 3, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91139ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gomez, D. (2019). Compte rendu de [Une question de résilience / JACQUES HOULE, *Disparaître ? Afflux migratoire et avenir du Québec*, Montréal, Liber, 2019, 141 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 13(3), 15–16.

Une question de résilience

Daniel Gomez
Chef de pupitre, politique

JACQUES HOULE

DISPARAITRE ? AFFLUX MIGRATOIRE ET AVENIR DU QUÉBEC

Montréal, Liber, 2019, 141 pages

Jacques Houle a été conseiller et cadre à Emploi et Immigration Canada durant plus de vingt ans. Il est actuellement conférencier en histoire, mais il s'intéresse toujours aux questions d'immigration. Il a constaté que durant ces vingt dernières années le Canada et le Québec ont eu un des plus hauts taux d'immigration de la planète, sinon, le plus haut: jusqu'à 50 000 nouveaux arrivants annuellement au Québec, soit 500 000 tous les dix ans. Un des effets notables de cette déferlante est de minoriser davantage les populations francophones du Canada et du Québec. Dans le Canada (hors Québec), elles seraient passées de 10 % en 1951 à 3,8 % en 2011. Pour 2036, la prédiction est de 2,7 %.

La situation démolinguistique des Franco-Canadiens hors Québec semble donc réglée. Au Québec, l'avenir est très préoccupant. Selon Jacques Houle, nous assistons ici à un « suicide collectif » de la majorité historique canadienne-française. Il affirme aussi que depuis la conquête britannique de 1760 « on s'est chaque fois servi de l'immigration pour faire disparaître la majorité historique canadienne-française » (p. 22). L'idée de génocide culturel n'est pas loin. En effet, à partir des années 1980 la population d'origine canadienne-française a régulièrement diminué. Elle était de 79 % en 2011, en 2036, elle se situera à une moyenne comprise entre 69 % et 72 %. « À ce rythme de décroissance d'environ 10 points de pourcentage par vingt-cinq ans, la majorité historique francophone va disparaître sous la barre des 50 % avant la fin du siècle soit demain à l'échelle de l'histoire ». Sur l'île de Montréal, cette minorisation des Canadiens français est déjà consacrée (p. 20). C'est clair et net: mathématiquement parlant, les Québécois d'origine Canadienne française sont appelés à devenir minoritaires sur la terre de leurs aïeux. C'est la thèse qu'il défend et qu'il étaye dans cet essai.

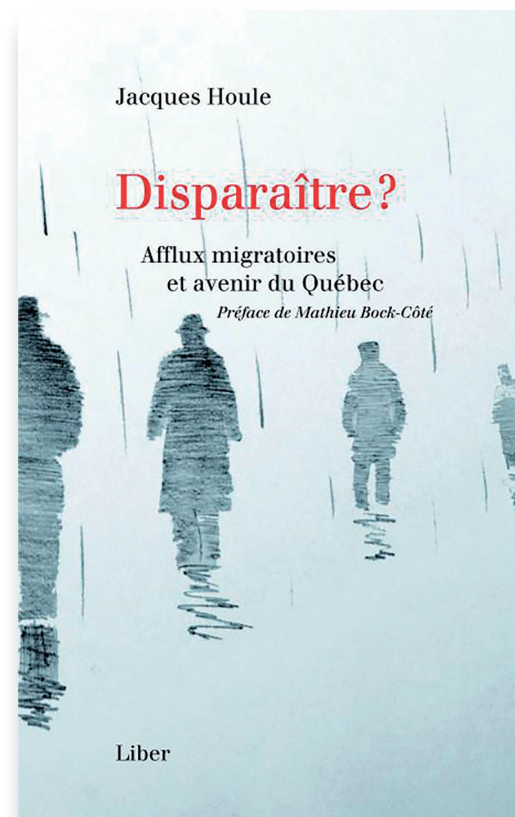
Les plus vieux d'entre nous se souviendront qu'il y a quelques années de cela madame Lyse Payette faisait le même constat dans un reportage télévisé; constat qui avait soulevé une forte polémique. Force chiffres et statistiques à l'appui, l'essai de Jacques Houle confirme les appréhensions de madame Payette. Ce qui est curieux c'est

que les nationalistes et les souverainistes québécois ne semblent pas vouloir trop s'inquiéter de cette inexorable tendance à la minorisation. Ils pratiquent une sorte de déni, comme si le sujet était tabou. Dans la préface de l'essai de Jacques Houle, le sociologue Mathieu Bock-Côté fournit une explication éclairante à ce mutisme. Il attribue cette frilosité à la déclaration catastrophique, le mot est faible, de Jacques Parizeau le soir de la défaite référendaire d'octobre 1995.

Toutes les approches critiques de l'immigration et de la capacité de résilience de la société québécoise sont devenues taboues chez les nationalistes. [...] Jacques Houle, lui, n'a pas de complexe et son essai pourrait contribuer à « désinhiber » le mouvement nationaliste québécois.

On se rappellera que le chef du Parti québécois avait attribué publiquement cette défaite à la défection des milieux d'affaires et au vote ethnique. Selon Mathieu Bock-Côté cette malheureuse déclaration: « a entraîné la mise en place d'un dispositif inhibiteur à grande échelle qui empêchait d'aborder la question de l'immigration autrement que pour en célébrer les aspects bienfaiteurs sur la société québécoise » (p. 9). Et en effet, on peut affirmer sans crainte que cette déclaration calamiteuse de l'ex-leader du mouvement indépendantiste a attachée, et pour longtemps, à la queue du mouvement indépendantiste, une casserole qu'il traîne depuis, celle de « l'ethnicisme ». À partir de là, toutes les approches critiques de l'immigration et de la capacité de résilience de la société québécoise sont devenues taboues chez les nationalistes. Jacques Parizeau les a placés sur une position défensive dont ils ne sont pas encore sortis.

Jacques Houle, lui, n'a pas de complexe et son essai pourrait contribuer à « désinhiber » le mouvement nationaliste québécois. Il ne craint pas les tabous et dénonce fortement ce phénomène de minorisation des Canadiens français sur le territoire québécois. Pour lui, Montréal, le cœur du Québec, est déjà majoritairement allophone ou anglophone, et, vu l'expansion incontrôlée de l'immigration sous des gouvernements libéraux, cette tendance tend à s'accroître. Il n'hésite donc pas à accuser ceux-ci d'instrumentaliser les immigrants et de s'assurer ainsi de l'appui politique indéfectible d'une clientèle que l'on sait acquise au fédéra-



lisme et à la philosophie multiculturelle. Il soutient même que la langue française est menacée.

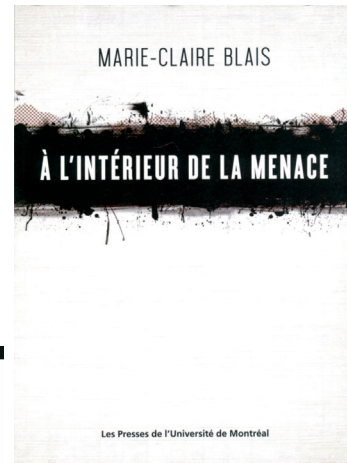
D'après lui, les nouveaux arrivants et leurs descendants ne s'identifient pas du tout à la « chose » québécoise: langue, culture, histoire. Ils ne veulent en aucun cas participer à un projet collectif québécois. On pourrait lui objecter qu'il faudrait peut-être laisser jouer le temps. Cet argument semble avoir de moins en moins de poids. La loi 101 a été adoptée il y a déjà une quarantaine d'années et il faut bien admettre que l'effet d'absorption culturelle qu'elle aurait dû avoir sur les descendants d'immigrants tarde à se manifester. D'autant plus que cette acculturation, propre à la migration, s'est heurtée au multiculturalisme, c'est-à-dire une nouvelle conception des sociétés et à une philosophie sous-jacente. Pour ce paradigme, la société n'est pas un système sociétal cimenté par des valeurs et une mémoire historique communes, mais plutôt un « patchwork » de cultures et de traditions portées par différentes minorités qui coexistent à l'intérieur d'un espace juridico-politique donné. Cette philosophie tend à sacraliser la culture d'origine et peut aller jusqu'à prôner un système de droits différenciés.

Houle s'oppose fortement à cette approche. Il défend une position plus traditionnelle selon laquelle une société fonctionne à l'homogénéisation, aux valeurs communes, facteurs de cohésion sociale. Pour lui, le multiculturalisme est signe de désintégration sociale et de disparition de la conscience collective commune. Ceci est encore plus dangereux pour le Québec, petite enclave ethnoculturelle dans un océan anglo-saxon.

suite de la page 15

En parlant de cohésion sociale et de l'homogénéité des sociétés l'auteur s'aventure sur un terrain glissant, il peut prêter flanc aux accusations de racisme ou du moins «d'exclusivisme». Il semble n'en avoir cure, mais prend soin de préciser cependant qu'il est possible qu'une société accueille des immigrants tout en préservant une certaine cohésion sociale. Il y a cependant des conditions à respecter, celle, entre autres, du nombre de nouveaux arrivants. Il ne doit pas être trop élevé, sinon, dit-il, «on ouvre trop grand le robinet de l'immigration, et l'on dépasse alors le niveau optimal d'intégration, ce qui entraîne la formation de ghettos ethniques imperméables à toute culture commune nécessaire au maintien de la cohésion sociale» (p. 63). On peut alors oser parler de seuil d'absorption et ne pas tenir compte de cette capacité d'absorption pourrait signifier la disparition pour la minorité historique canadienne-française. On retrouve là les intuitions fondamentales des sociologues de l'immigration de l'École de Chicago des années 1960-1970. Mais on trouve aussi matière à faire bondir les tenants du multiculturalisme et d'une certaine «bien-pensance» actuelle, ceux qui ne verront dans l'essai de Jacques Houle qu'un éloge à l'assimilation et à l'acculturation des minorités ethniques. Choses éminemment condamnables pour l'idéologie multiculturelle.

L'essai de Jacques Houle est très pertinent. Il se situe au cœur du débat qui agite les sociétés occidentales actuellement et la société québécoise en particulier: les multiculturalistes d'un côté, les tenants d'une certaine homogénéité républicaine, ou nationale, de l'autre. La polémique actuelle sur la laïcité de l'État du Québec est une démonstration des choix qui s'offrent aux Québécois concernant le devenir de leur société. Il y en aura d'autres. ❖



MARIE-CLAIRE BLAIS
À L'INTÉRIEUR DE LA MENACE
 Montréal, PUM, 2019, 130 pages

Dans le prolongement des *Carnets américains*, Marie-Claire Blais publie *À l'intérieur de la menace*, essai couronné par le prix de la revue *Études Françaises* qui vient s'ajouter aux nombreux autres prix qui ont honoré notre grande écrivaine au style aussi déroutant qu'enveloppant grâce à ce rythme unique qui à lui seul ponctue le texte. Cette écrivaine québécoise vit depuis longtemps aux États-Unis. Elle a voté pour Hillary Clinton et regarde avec frayeur son pays d'adoption perdre son humanité. Si elle suit le fil de l'actualité, ce n'est pas pour en faire une analyse politique, mais bien pour traduire son propre effroi devant l'inhumanité des gestes que pose l'actuel président des États-Unis et l'ensemble de son administration.

Dénoncer l'inacceptable, lutter contre l'indifférence, avertir de «la menace très concrète de destruction et d'anéantissement» que Donald Trump fait peser sur les États-Unis, comme sur le monde entier, sur les plus petits comme sur la planète, tel est le but de l'ouvrage. L'auteure dresse d'abord un portrait de l'actuel président des É.-U.. Portrait saisissant d'un grand narcissique dépourvu de toute compassion, homme jaloux qui «assassine lentement non seulement l'héritage d'Obama, mais Obama lui-même»; homme inculte qui se vante «de ne jamais lire», mais fort habile dans ses manipulations, «commerçant milliardaire qui n'a de réussites que matérielles» tout en se permettant de se dire «riche et intelligent». Marie Claire Blais dépeint «un homme raciste convaincu de sa suprématie de blanc» qui a déjà dit, nous rappelle-t-elle, qu'il fallait «renvoyer Barak Obama au Kenya, qu'un Africain ne pouvait gouverner ce pays» (p. 13). Dénonciation donc, à travers ce portrait du racisme, de l'indifférence, de l'inhumanité du dirigeant qui est un des plus influents dirigeants de la planète; un président fort dangereux.

Ce narcissisme et ce manque de compassion, que Donald Trump affiche sans gêne aucune, enragent l'essayiste qui les souligne dans les discours de Trump, dans les mots qu'ils utilisent, dans la violence de ses tweets, dans ses attitudes, dans ses décisions politiques et dans ses lois inhumaines, tout comme dans ses réactions lors de catastrophes naturelles. C'est l'évocation de l'ouragan Maria sur l'île de Porto Rico, où trois mille vies ont sombré sans que le président ne manifeste la moindre empathie. C'est une photo que l'essayiste nous tend, celle du *Times* du 30 juillet 2018 «où les têtes de Poutine et Trump sont jumelées,

ne formant qu'une personne» pour mieux induire la dictature et éventuellement la guerre nucléaire qui menace le monde. Marie-Claire Blais revient sur la campagne électorale et la défaite crève-cœur d'Hillary Clinton, sur les propos lourds et haineux du futur président à l'égard de cette femme «qui rêvait d'un autre monde, un monde sans sida», proposait «une lutte active pour l'éradication de cette maladie partout dans le monde». L'essayiste s'insurge «contre la gestion aussi confuse que peu structurée de la crise migratoire», de la séparation des enfants de leurs parents tout en nous rappelant que «cinq cent cinquante-neuf enfants migrants, dont les parents ont été déportés sans eux, sont encore dans les camps de détention, tous séparés de leurs parents qu'ils ne reverront peut-être jamais» (p. 90). Sa colère monte devant les murs que ce président sans humanité dresse «entre les riches et les pauvres, rend normale la ségrégation religieuse ou raciale» (p. 70). Elle a de quoi s'indigner, car cela n'en finit pas: modification de l'Endangered Species Act à laquelle les défenseurs de l'environnement s'opposent et évidemment toute une politique aussi inhumaine que mercantile sur l'armement, réactions aux tueries dans les écoles et cette folle recommandation d'armer les enseignants. Il y a aussi cet arsenal nucléaire auquel le président tient tant et qu'il a tenu à renforcer dès son arrivée au pouvoir. Oui, détruire, tel est, selon l'écrivaine, le leitmotiv de Trump, la menace au cœur du pays où elle vit et d'où elle lance ce cri d'alarme pour contrer notre indifférence.

En lisant ce livre, je n'ai pu m'empêcher de penser à Victor Hugo, à l'énergie de l'écrivain au service de la dénonciation, à sa volonté de lutter lui aussi, comme bien des écrivains engagés, contre l'indifférence face à la souffrance de l'autre, à sa responsabilité face à l'injustice et à ce lyrisme mis au service de la défense de notre humanité. Oui, je sais, plus d'un siècle et un océan séparent Victor Hugo de Marie-Claire Blais, mais l'écrivain d'aujourd'hui, comme celui d'hier, peut-il, comme l'auteure de cet essai, passer sous silence «les destructions, les injustices, les meurtres dont nous sommes les témoins directs»? (p. 9). Non et c'est ce devoir que l'auteure de la série *Soifs* endosse avec la force de son écriture.

Françoise Bouffière
 Orthopédagogue